



La Provence

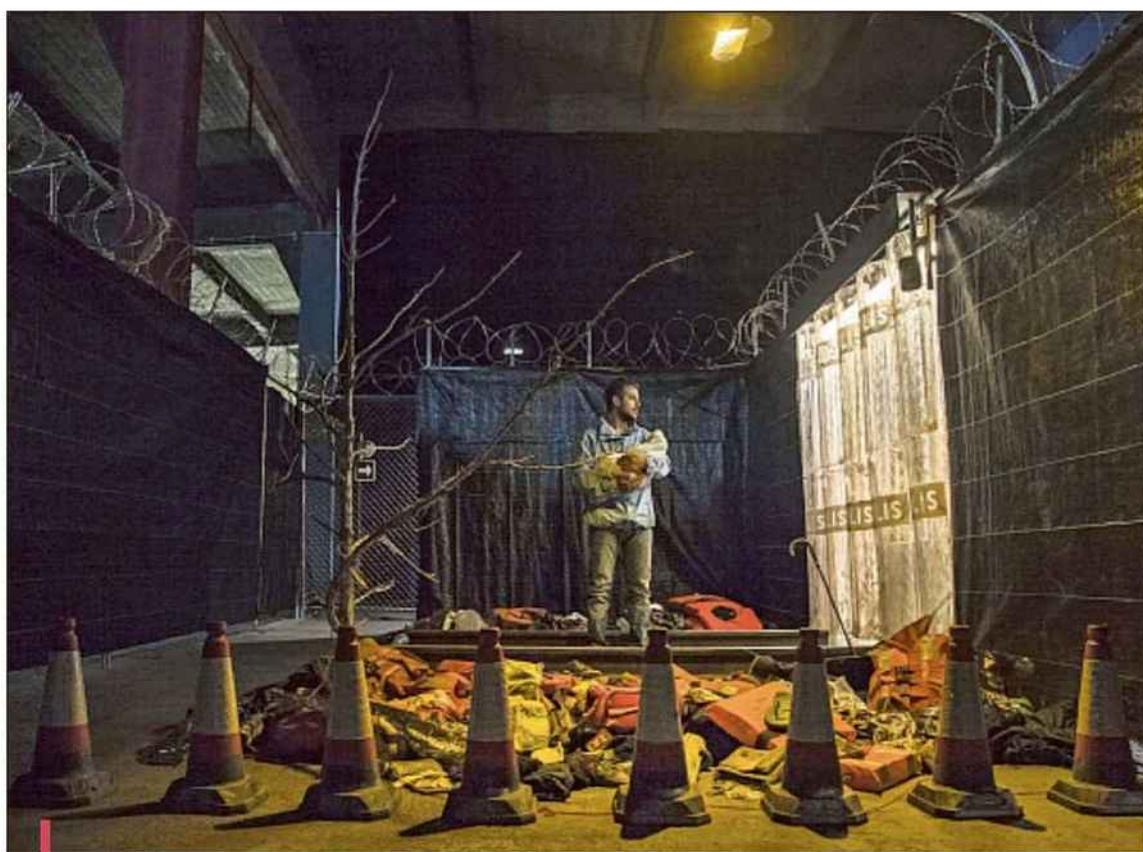
Dans l'enfer des vies de réfugiés

"Sanctuary", nouvelle installation du Sud-Africain Brett Bailey, sera à la Friche Belle-de-Mai avec le Festival de Marseille

Is avancent en file indienne poussant des caddies d'où s'échappent objets et vêtements ramassés dans les rues autour du port du Pirée. D'où viennent-ils ? De quelle nationalité leur misère est-elle ? Sans le savoir, ils tendent un miroir à Brett Bailey. Celui de leur propre sort et, paradoxalement, du caractère universel de l'exil. L'artiste sud-africain s'est emparé de l'histoire des migrants pour construire *Sanctuary*, créé à Athènes le 3 mai dernier, juste en face de cette procession désordonnée, dans un hangar désaffecté qui a servi un temps de camp de réfugiés.

Trois acteurs culturels de grandes villes portuaires sont liés dans cette aventure : l'Onassis Cultural Center à Athènes, le théâtre Kampnagel à Hambourg et le Festival de Marseille. "Réfléter ce qui se passe dans le monde en proposant d'autres narrations et différents points de vue, c'est ce que l'art nous apporte", résume Katia Arfara, directrice du Centre Culturel Onassis. Comme pour *Exhibit B*, présenté

Les fils barbelés nous encerclent. On avance dans le noir devant chacun des 8 tableaux.



Entrer dans le labyrinthe de "Sanctuary" provoque des sensations et des sentiments très forts.

/PHOTOS ANDREAS SIMOPOULOS

ans vague au Festival d'Avignon en 2013 et qui a fait scandale l'année suivante à Paris, Brett Bailey a mis l'humain en scène. Son labyrinthe, dans lequel on entre par petits groupes de sept personnes, est composé de huit scènes, autant de stations pour le spectateur. On se glisse dans le noir dans ce dédale mystérieux pour se confronter à plusieurs réalités, celles de migrants dont la vie s'est détricotée sous l'effet de tensions et conflits. Celles aussi d'Européens qui s'interrogent sur ces arrivées d'étrangers, qui les refusent ou qui luttent violemment contre. Toutes ces histoires résultent de rencontres. Brett Bailey s'est rendu à l'automne à Athènes, à Hambourg et à Marseille où il a

BRETT BAILEY

"Le réfugié est quelqu'un qui a perdu le contrôle"

■ Votre travail est très politique, comment le construisez-vous pour que le sens ne cache pas l'esthétique et que l'esthétique ne vampirise pas le sens ?

C'est un équilibre délicat et je ne suis pas encore sûr de l'avoir atteint ici. Je pense que ce travail va évoluer (NDLR l'interview a été réalisée au lendemain de la première). C'est très délicat. Il y a toujours le risque de "glamouriser" la pauvreté et la misère. J'essaie de lutter contre ça tout en cherchant une manière esthétique de dire quelque chose sans la rendre romantique.

■ On a le sentiment en entrant dans "Sanctuary" qu'on est mis dans la position des réfugiés dans le parcours qui les attend...

Ce n'était pas vraiment mon intention. Pour moi, un réfugié est quelqu'un qui est coincé, qui n'a pas de contrôle et qui a très peu de pouvoir. Il se bat avec ce cauchemar bureaucratique pour trouver le pouvoir. En tant que public, vous avez le feu vert qui vous dit quoi faire, mais autrement, vous êtes libres. Pour moi, il existe une vraie distinction entre le citoyen européen et le réfugié. Par exemple, les performeurs ne bougent pas vraiment. Ils sont tous enfermés dans un petit espace et c'est, plus ou moins, la



situation des réfugiés alors que le spectateur se déplace.

■ Avez-vous peur parfois de la manière dont ce travail peut être reçu ? Non. Ce travail ? Non.

■ La performance ne raconte pas les vraies histoires des personnes avec lesquelles vous avez travaillé, pourquoi ?

Non, ce sont des histoires fictionnelles et chaque réfugié, activiste... nourrit la scène. C'est pourquoi j'ai décidé de ne pas travailler avec des artistes, mais avec les activistes, les interprètes, les vrais réfugiés et de créer un espace où ils peuvent créer et raconter des histoires.



procédé à des opérations de repérage. Il a aussi rencontré des membres d'associations, des migrants, des activistes, auditionné une trentaine de personnes. Huit, toutes en situation régulière, ont été retenues, quatre à Hambourg, deux à Athènes et à Marseille. Françoise et Karam, les Marseillais du groupe, ont depuis noué une relation de confiance, la première veillant sur le second. Jamais ils n'auraient imaginé se produire devant un public, vivre une telle expérience.

Artistes débutants, ils sont protégés d'une certaine manière par la force de la fiction. Car aucune des personnes qui jouent dans *Sanctuary* ne raconte sa propre histoire. C'est là qu'intervient le regard de Brett Bailey pour dérouler une fresque humaine fictive à partir du réel et composer un objet artistique, entre la performance et l'installation.

Des drapeaux européens qui flottent et un *Welcome* gravé sur un tapis... Entrer dans le labyrinthe de *Sanctuary* provoque des sensations et sentiments très

forts. Les fils barbelés nous encerclent. On avance pour se planter devant un tableau et on repart quand une petite lumière nous indique qu'il est temps. Tout nous rappelle que la Méditerranée est devenue la frontière la plus meurtrière au monde, plus de 5 000 personnes étant mortes en tentant de la traverser l'an dernier. Les réfugiés qui sont là nous renvoient autant aux morts qu'aux vivants anéantis. Un homme qui berce un bébé dans une jungle de détritiques et d'habits, une femme qui masse un cœur dans un décor d'échoppe du Quartier rouge d'Amsterdam, un jeune fasciste croisé au moment où il va s'en prendre à une mosquée, une femme plus âgée dans son salon divaguant devant le visage souriant de Marine Le Pen à la télé... Le parcours est accompagné de sons métalliques et hostiles.

Sanctuary, performance choc, arrive à Marseille où elle sera notamment jouée le 20 juin pour la Journée mondiale des réfugiés. Elle ne laissera personne insensible.

Olga BIBILONI



RENCONTRE AVEC LES DEUX MARSEILLAIS DE "SANCTUARY"

Françoise et Karam, parcours sensibles

Ils auraient pu se rencontrer sur le terrain, la scène leur a servi de lien. Françoise et Karam sont les deux Marseillais de *Sanctuary*. La vie de l'un est un écho au propos de la performance. Le parcours de la seconde, pragmatique et engagée, la pousse à s'interroger sur sa présence dans cette œuvre d'art.

Dans les coulisses de *Sanctuary*, elle est partout, offrant des biscuits, proposant de l'eau fraîche. Françoise Hémy est attentive là comme elle l'est dans la vie. Difficile pour elle de se considérer comme une artiste. Pourtant c'est elle qui, avec son air absent dans son salon vintage tendance défraîchi, renvoie à l'un des moments forts de *Sanctuary*. À 74 ans, celle qui travaillait dans le secteur "sanitaire et social" a commencé sa vie de bénévole il y a une dizaine d'années. *"Sanctuary a été un peu une concrétisation de mon action pour SOS Méditerranée, souffle-t-elle. C'est une expérience extraordinaire, longue, fatigante, mais bien drivée par Brett qui est beaucoup dans le dialogue, très calme, tranquille, agréable"*. Participer à cet objet artistique a demandé à Françoise un énorme travail de conceptualisation de son rôle, admet-elle. *"Tu parles à ton ange"*, lui conseillait Brett Bailey pour obtenir l'effet qu'il désirait : qu'elle parvienne, dans un monologue qui combine les peurs, à exprimer ce qui conduit au vote FN.

Cette peur irrationnelle, Françoise l'incarne dans un tableau qui la met en scène dans son fauteuil, entre son chien et un poisson rouge, parlant à une Marine Le Pen muette et souriante sur un écran de télé. Une image de la solitude et du désarroi.



Françoise et Karam dans le port du Pirée, à Athènes, pendant un moment de pause. *"Sanctuary"* les a réunis, une complicité s'est tissée.

Brett Bailey confie que Françoise a *"résisté à son personnage"* dont on comprend qu'il a été inspiré par la propre mère de l'artiste. Cette dernière, élevée pendant l'Apartheid, avait en quelque sorte été programmée pour devenir raciste, du point de vue de son fils.

Il a des yeux bleus Méditerranée qu'il plante dans les vôtres sans ciller. Karam Al Kafri est un jeune homme dont la vie est un roman. Né dans un camp palestinien à Damas, il dit avoir toujours constaté les dif-

férences entre la culture et les traditions syriennes et celles de sa famille. *"Quand en 2011, la révolution syrienne a commencé, je me suis dit 'Moi je vis la même oppression que les Syriens'. C'était donc obligatoire pour moi de participer à l'élan, on avait besoin de changement. Mon père ne voulait pas que je reste à Damas car si on était repéré sur un film ou sur une photo en train de manifester, toute la famille était arrêtée"*. Là commence un périple qui passe par Moscou, où Karam arrive avec



une bourse d'études sans parler ni lire le russe. "J'ai vécu deux ans de racisme, loin de ma famille, loin de mes amis, loin de la révolution". Karam, voulant rentrer en Syrie, s'est heurté à un refus paternel.

"Tu as vu le film *Le Terminal* de Steven Spielberg ? Et bien j'ai vécu la même chose", confie-t-il, troublé. Par l'intermédiaire d'un passeur syrien, contre 5000 € et sans passeport, il arrive à Marseille où il retrouve sa mère venue par l'Égypte. "J'ai fait une demande d'asile", raconte le jeune homme qui a fêté ses 24 ans à Athènes et dont le statut est "réfugié politique". Celui qui se décrit comme un "geek" ("Je ne pense qu'à l'informatique") n'aurait jamais imaginé se retrouver un jour au centre d'une performance.

Il s'est pourtant fondu curieusement facilement dans ce rôle qui ne lui est certes pas étranger. "J'ai passé une semaine en résidence à Paris pendant laquelle Brett m'a présenté mon personnage, un Syrien musicien qui joue de la clarinette pour communiquer". Une figure dans laquelle Karam voit une sorte de double fraternel, lui qui, à Damas, faisait partie de l'Orchestre syrien des jeunes. Son instrument l'avait accompagné dans son voyage mais était resté muet depuis, jusque dans sa nouvelle vie. Quand Karam rêve, il imagine une vie simple "avec sa famille". Où ? "Ce n'est pas très important". Plus compliqué en revanche est cet espoir d'avoir un jour droit à la nationalité palestinienne. Il irait dans ce cas vivre... à Damas : "Je pense que je pourrai vivre un jour à Damas mais ce ne sera plus le même Damas".

O.B.

DÈS LE 16 JUIN

Après Athènes et Hambourg, le Festival de Marseille accueille la première française de *Sanctuary* dans le parking de La Friche Belle-de-Mai, du 16 au 21 juin. Chaque parcours durera environ 35 minutes. Tarif 10€.

Le 16 juin : 3 séances de 17 h à 18 h. **Le 17 juin** : 6 séances de 13h30 à 18h30. **Le 18 juin** : 6 séances de 13h30 à 18h30. **Le 19 juin** : 3 séances de 17h30 à 18h30. **Le 20 juin** : 6 séances de 14h à 21h. **Le 21 juin** : 6 séances de 12h30 à 17h30.

Réservation par téléphone au 04 91 99 02 50 du mardi au samedi de 11 h à 18 h.

À la billetterie du festival 17, rue de La République, (2^e) au 3^e étage, jusqu'au 15 juin du mardi au samedi de 11h à 18h. À partir du 15 juin, tous les jours de 11h à 18h. Paiement par : espèces, carte bancaire, chèques, ANCV-Chèques-Vacances, Ticket Culture Kadéos, Carte L'attitude Provence. Sur le lieu du spectacle 1h avant le début de la représentation, dans la limite des places disponibles, paiement par chèque ou espèces uniquement.